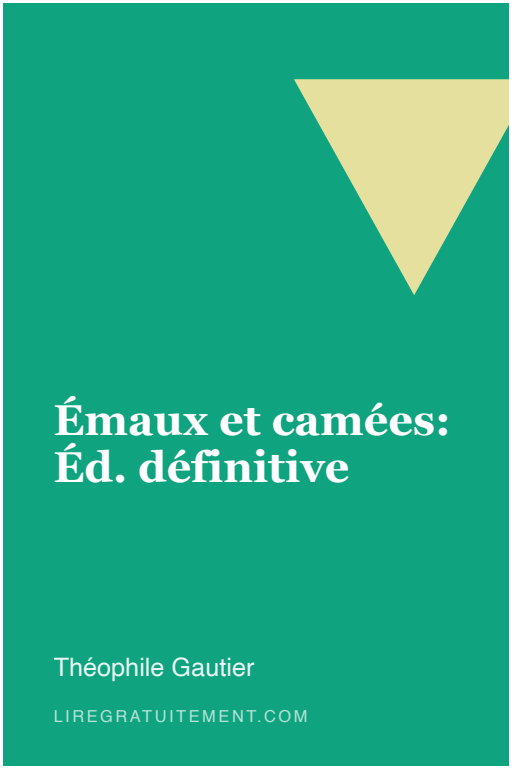

Émaux et camées: Éd. définitive

Théophile Gautier

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Émaux et camées: Éd. définitive

Histoire du Romantisme, suivie de Notices romantiques et d'une Étude sur les Progrès de la Poésie française (1838-1868). 3« édition 1 vol.

Portraits contemporains (littérateurs, peintres, sculpteurs, artistes dramatiques), avec un portrait de Th. Gautier, d'après une gravure à l'eau-forte, par luimême, vers 1833, 3« édition 1 vol.

L'Orient 1 vol.

Fusains et baux-portes 2 vol.

Tableaux a la plume ... 1 vol.

Lbs Vacances du Lundi 1 vol.

CONSTANTINOPLB . 1 VOl.

Les Okotbsqubs 1 vol.

Loin db Paris 1 vol.

Portraits et Souvknirs littéraires 1 vol.

Guide de l'amateur au Musée du Louvrb 1 vol.

Souvenirs de théâtre, d'art et de CRmQUE 1 vol.

Mademoiselle de Maupin. 2 vol. in-32 B tr.

Mademoiselle Dafné. 1 vol. in-32 4 fr.

FoRTUNio. 1 vol. in-32 4 fr.

Les Jeunes-France. 1 vol in-32 4 fr.

La Nature chez bllb. 1 vol. in-4*, broche 20 fr.

— Prix, relié 30 fr.

Le Capitaine Fracasse. — Un magnifique volume grand in-8* illustré de 60 dessins par M. Gustave Doré^ gravés sur bois par les premiers artistes.

Prix, broché 20 fr.

Rolié demi-chagrin, tranches dorées 26 fr.

— — tête dor^e, coins, tr. ébarbées. 28 fr.

Attention Patron:

Thîs volume is too fragile for any futiire repair. Please handle with great care.

UNIVERSnY (K'MICHIGAN UBRARY-iXNSERVATIC»^ fc BOCHC R^

PRÉFACE

Pendant les guerres de l'empire, Gœthe, au bruit du canon brutal, Fit le Divan occidental^ Fraîche oasis où Tart respire.

Pour Nisarni quittant Shakspeare, Il se parfuma de cantal, Et sur un mètre oriental Nota le chant qu'IIudhud soupire.

Comme Gœthe sur son divan A Weimar s'isolait des choses Et d'Hafiz effeuillait les roses,

Sans prendre garde à l'ouragan Qui fouettait mes vitres fermées, Moi, j'ai fait Émaux et Camées.

AFFINITÉS SECRÈTES

MADRIGAL PANTOÉISTE

Dans le fronton d'un temple antique, Deux blocs de marbre ont, trois mille ans^ Sur le fond bleu du ciel attique.

Juxtaposé leui*s rêves blancs ;

Dans la même nacre figées, Larmes des flots pleurant Vénus, Deux perles au gouffre plongées Se sont dit des mots inconnus ;

Au frais Généi'alife écioses, • Sous le jet d'eau toujours en pleurs, Du temps de Boabdil, deux roses Ensemble ont fait jaser leurs fleurs ;

Sur les coupoles de Venise Deux ramiers blancs aux pieds rosés, Au nid où l'amour s'éternise, Un soir de mai se sont posés.

Marbre^ perle^ rose, colonibe.

Tout se dissout, tout se détruit; La perle fond, le marbire tombe, La .fleur se fane et l'oiseau fuit.

En se quittant, chaque parcelle S'en va dans le creuset profond Grossir la pâte universelle Faite des formes que Dieu fond.

Par de lentes métamorphoses,

Les marbres blancs en blanches chairs,

Les fleurs roses en lèvres roses

Se refont dans des corps divers.

Les ramiers de nouveau roucoulent Au cœur de deux jeunes amants.

Et les perles en dents se moulent Pom* récrin des rires charmants.

De là naissent ces sympathies Aux impérieuses douceurs. Par qui les âmes averties Partout se reconnaissent sœurs.

Docile à Tappel d'un arôme, D*un rayon ou d'une couleur, L'atome vole vers l'atome Comme l'abeille vers la fleur.

L*on sè souvient des rêveries Sur le fronton ou dans la mer, Des. conversations fleuries Près de la fontaine au flot clair,

Des baisers et des frissons d^ailes Sur les dômes aux boules'd'or, Et les molécules fidèles Se cherdient et s'aiment encdr.

L*amour oublié se réveille, Le passé vaguement renaît, La fleur sur la bouche vermeille Se respire et se reconnaît/

Dans la nacre où le rire brille^ ÏjH perle revoit sa blancheur ; Sur une peau de jeune fille, Le marbre ému sent sa fraîcheur

Le ramier trouve uiie voix douce, Écho de son gémissement, Toute résistance s'émousse, Et rincoimu devient Tamant.

Vous devant qui je brûle et tremble, Quel flot, quel fronton, quel rosier, Quel dôme nous connut ensemble.

Perle ou marbre, fleur ou ramier ?

MARBRE DE PAR

Un jour, au doux rêveur qui Taime, En train de montrer ses trésors, Elle voulut lire un poème, Le poëme de son beau corps.

D'abord, superbe et triomphante Elle vint en grand apparat, Traînant avec des airs d'infante Un flot de velours nacaràt :

-o iOo-

Telle qu'au rebord de sa loge Elle biille aux Italiens, .

Écoutant passer son éloge Dans les chants des musiciens.

Ensuite, en sa verve d'artiste.

Laissant tomber Tépais velours, Dans un nuage de batiste Elle ébaucha ses fiers contours.

Glissant de Tépaule à la hanche, La chemise aux plis nonchalants.

Comme une tourterelle blanche Vint s'abattre sur ses pieds blancs.*

Pour Âpelle ou pour Cléomène, Elle semblait, marbre de chah*, En Vénus Anadyomène Poser nue au bord de la mer.

oU o-

De grosses perîes de Venise Roulaient au lieu de gouttes d*eau, Grains laiteux qu'un rayon irise, Sur le fixais satin de sa

peau.

Oh ! quelles ravissantes choses, Dans sa divine nudité, Avec les strophes de ses poses, Chantait cet hymne de beauté!

Comme les flots baisant le sable Sous la lune aux tremblants rayons, Sa grâce était intarissable En molles ondulations.

Mais bientôt, lasse d'art antique.

De Phidias et de Vénus, Dans une autre stance plastique Elle groupe ses charmés nus.

Sur un tapis de Cachemire, C'est la sultane du sérail, Riant au miroir qui l'adoiire Avec im rire de corail \.

La Géorgienne indolente, Avec son souple narguilhé, Étalant sa hanche opulente.

Un pied sous Tautre replié.

Et comme Todalisque d'Ingres, De ses reins cambrant les rondeurs, En dépit des vertus malingres, Eu dépit des maigres pudeurs! .

Paresseuse odalisque, arrière !

Voici le tableau dans son jour.

Le diamant dans sa lumière ; Voici la J)eauté dans Tamour!

Sa lêle penche et se renverse ; Haletante, dressant les seins, Aux bras du rêve qui la berce, Elle tombe sur ses coussins.

Ses paupières battent des ailes Sur leurs globes d'argent bruni.

Et Ton voit monter ses pininelles Dans la nacre de Tinfini.

D'un linceul de point d'Angleterre Que Ton recouvre sa beauté :

L'extase l'a prise à la terre.; Elle est morte de volupté !

Que les violettes de Parme, Au lieu des tristes fleurs des morts Où chaque perle est une larme, Pleurent en bouquets sur son corps !

Et que mollement ou la pose Sur son lit, tombeau blanc et doux, Où le poète, à la nuit close, Ii-a prier à deux genoux.

ETUDE DE MAINS

IlfP£RIA

Chez un sculpteur, moulée en plâtre, J'ai vu l'autre jour une main D'Aspasie ou de Cléopâtre, Pur fragment d'un chef-d'œuvre humain;

Sous le baiser neigeux saisie Comme un lis par l'aube argenté, Comme une blanche poésie S'épanouissait sa beauté.

Dans réclat de èa pâleur mate

Elle étalait sur le velourrs

Son élégance délicate

Et ses doigts fins aux anneaux lourds.

Une cambrux*e floreutine, - Avec un bel air de fierté, Faisait, en ligne serpentine, Onduler son pouce écarté.

A-t-elle joué dans les boucles Des cheveux lustrés de don Juan, Ou sur sou caftan d'escarboucles .Peigné la barbe du sultan,

Et tenu, courtisane ou reine.

Entre ses doigts si bien sculptés.

Le sceptre de la souveraine Ou le sceptre des voluptés?

Elle a dû, nerveuse et mîgno»ne, Souvent s'appuyer sur le col Et sur la croupe de lionne De sa chimère prise au vol.

Impériales fantaisies, Amour des somptuosités ; Voluptueuses frénésies, Rêves d'impossibilités,

Romans extravagants, poèmes De haschisch et de vin du Rhin, Courses folles dans les bohèmes Sur le dos des coursiers sans frein ;

On voit tout cela dans les lignes De cette paume, livre blanc Où Vénus a tracé des signes Que Tamour ne lit qu'en tremblant.

LACENAIRE

Pour contraste, la main coupée De Lacenaire l'assassin, Dans des baumes puissants trempée.

Posait auprès, sur un coussin.

Curiosité dépravée !

J*ai touché, malgré mes dégoûts.

Bu supplice encore mal lavée, Cette chaii* Iroide au duvet roux.

Momifiée et toute jaune Comme la main d'un pharaon, Elle allonge ses doigts de faune Ciispés par la tentation.

Un prurit d'or et de chair vive Semble titiller de ses doigts . L'immobilité convulsive. Et les tordre comme autrefois.

Tous les vices avec leurs giiffes Ont, dans les plis de cette peauv Tracé d'affreux hiéroglyphes, Lus couramment par le botirreau.

On y voit les œuvres mauvaises Écrites en fauves sillons, Et les brûlures des fournaises Où bouillent les corruptions;

Les débauches dans les Caprées Des tripots et des lupanars, De vin et de sang diaprées, Comme Tennui des vieux Césars!

En même temps molle et féroce.

Sa forme a pour l'observateur Je ne sais quelle grâce atroce, La grâce du gladiateur!

Criminelle aristocratie. Par la varlope ou le marteau Sa pulpe n'est pas endurcie, Car.son outil fut un couteau^

Saints calus du travail honnête.

On y cherche en vain votre sceau.

Vrai meurtrier et faux poëte.

Il fut le Manfred du ruisseaii !

DANS LA RUE

11 est un vieil air populaire Par tous les violons raclé, Aux abois des chiens en colère Par tous les orgues nasillé.

Les tabatières à musique L'ont sur leur répertoire inscrit; Pour les serins il est classique, Et ma grand'mère, enfant, l'apprit.

Sur cet air, pistons, clarinettes, Itons les bals aux poudreux berceaux, Font sauter commis et grisettes.

Et de leurs nids fuir les oiseaux.

La guinguette, sous sa tonnelle De boublon et de chèvrefeuil, Fête, en braillant la ritournelle.

Le gai dimanche et Targenteuil.

L'aveugle au basson qui pleurniche L'écorchè en se trompant de doigts; La sébile aux dents, son caniche Près de lui le grogne à mi-voix.

Et les petites guitaristes, Maigres sous leurs minces tartans.

Le glapissent de leurs voix tristes aux tablés des cafés chantants.

Paganini, le fantastique, Un soir, comme avec un crochet, À ramassé le thème antique Du bout de son divin archet.

Et, brodant la gaze fanée Que Toripeau rougit encor.

Fait sur la phrase dédaignée Courir ses arabesques d'or.

SUR LES LA6oKES

Tra la, ira la, la, la, la laire !

Qui ne connaît pas ce motif?

A nos mainans il a su plaire, Tendre et gai, moqueur et plaintif:

L'air du Carnaval de Venise, Sur lès canaux jadis chanté Et qu'un soupir de folle brise Dans le ballet a transporté! .

II me semble, quand on le joue, Voir glisser dans son bleu sillon Une gondole avec sa proue Faite en manche de violon.

Sur une gamme chromatique,

Le sein de perles iniisselant,

La Vénus de l'Adriatique

Sort de l'eau son corps rose et blanc.

Les dômes, sur l'azur des ondes Suivant la phrase au pur contour.

S'enflent comme des gorges rondes Que soulève un soupir d'amour.

L'esquif aborde et me dépose.

Jetant son amarre au pilier, Devant une façade rose.

Sur le marbre d'un escalier.

^ec ses palais, ses gondoles, Ses mascarades sur la mer.

Ses doux chagrins, ses gaités folles, Tout Venise vit dans cet air.

Une frêle corde qui vibre Refait sur un pizzicato, Comme autrefois joyeuse et libre, La ville de Caualetto !

CARNAVAL

Venise pour le bal s*habille.

De paillettes tout étoile, Scintille, fourmille et babille Le carnaval bariolé.

Arlequin, nègre par son masque, Serpent par ses mille couleurs.

Rosse d'une note fantasque Cassandre son souffre-douleurs.

Battant de l*aile avec sa manche Comme un pingouin sur un écueil.

Le blanc Pierrot, par une blanche, Passe la tête et cligne l'œil.

Le Docteur bolonais rabâche Avec là basse aux sons traînés; Polichinelle, qui se fâche, Se trouve une croche pour nez.

Heuiiant Trivelin qui se mouche Avec un trille extravagant, A Colombine ScaranK)uche Rend son éventail ou son gant.

Sur une cadence se glisse Un domino ne laissant voir Qu'mi malin regard en coulisse Aux paupières de satin noir.

Ail ! fine barbe de dentelle, Que fait voler un souffle pur, Cet arpège m'a dit : C'est elle!

Malgré tes réseaux, j'en suis sûr.

Et j'ai reconnu, rose et fraîche.

Sous l'affreux profil de carton.

Sa lèvre au fin duvet de pêche.

Et lu mouclie de son menton.

CLAIR DE LU1I£ SENTIMENTAL

A travers la folle risée • Que Saint-Marc renvoie au Lido, Une gamme monte en fusée, C!omme au clair de lune un jet d*eaù.

A Tair qui jase d*un ion bouffe Et secoue au vent ses grelots, Un regret, ramier qu*on étouffe.

Par instant mêle ses sanglots.

o SI o-

Au loin, dans la brume sonore, Comme un rêve presque effacé, J*ai revu, pâle et triste encore, Alon vieil amour de Tan passé.

Mon âme en pleurs s'est souvenue De l'avril , où, guettant au bois La violette à sa venue.

Sous Tberbe nous mêlions nos doigts..

Cette note de dianterelle, Vibrant comme Fliarmonica, C'est la voix enfantine et grêle, Flèche d'argent qui me piqua.

Lo son en est si faux, si tendre.

Si moqueur, si doux, si cruel, Si frpid, si brûlant, qu'à l'entendre On ressent un plaisir mortel,

Et que mon cœur, comme la voûte Dont Teau pleure dans un bassin, Laisse tomber goutte par goutte Ses larmes rouges dans mon sein.

Jovial et mélancolique.

Ah! vieux thème du carnaval.

Où le rire aux larmes réplique, Que ton charme m*a fait de mal !

SYMPHONIE EN BLANC MAJEUR

De leur col blanc courbant les lignes, On voit dans les contes du Nord, Sur le vieux Rhin, des femmes-cygnes Nager en chantant près du bord.

Ou, suspendant à quelque branche Le plumage qui les revêt.

Faire luire leur peau plus blanche Que la neige de leur duvet.

De ces femmes il en est une, Qui chez nous descend quelquefois, Blanche comme le* clair de lune Sur les glaciers dans les cieux froids;

Conviant la vue enivrée Dé sa boréale fraîcheur A des régals de chair nacrée, A des débauches de blancheur!

Son sèip; neige moulée en globe, Contre les camélias bkncs Et le blana satin de sa robe Soutient des combats insolents.

Dans ces grandes batailles blandies, Sjpitins et fleurs ont le dessous, .Et, sans demander leurs revanches.

Jaunissent comme des jaloux.

Sur les blancheurs de son épaule, Paros au grain éblouissant, Comme dans une nuit du pôle.

Un givre invisible descend.

De quel mica de neige vierge, De quelle moelle de. roseau.

De quelle hostie et de quel cierge A-t-on fait le blanc de sa peau?

A-t-on pris la goutte lactée Tachant Tazur du ciel d'hiver.

Le lis à la pulpe argentée, La blanche écume de la mer;

Le maibre blanc, chair froide et pAl.c, Où vivent les divinités; L'argent mat, la laiteuse opale Qu'iiisent de vagues clartés;

L*ivoire, où ses mains ont des ailes.

Et, comme des papillons blancs, Sur la pointe des notes frêles Suspendent leurs baisers tremblants ;

L'hermine vierge de souillure, Qui, pour abriter leurs frissons.

Ouate de sa blanche fourrure Les épaules et les blasons ;

Le vif-argent aux fileurs. fantasques Dont les vitraux sont ramages ; Les blanches dentelles des vaâques, Pleurs de Tondine en l'air figés;

L'aubépme de mai qui. plie Sous les blancs frimas de ses fleurs ; L'albâtre où la mélancolie Aime à retrouver ses pâleui*s ;

Le duvet blanc de la colombe.

Neigeant sur les toits du manoir, Et la stalactite qui tombe, Larme blanche de Tantre noir ?

Des Groenlands et des Norvéges Vient-elle avec Séraphita ?

Est-ce la Madone des neiges, Un sphinx blanc que Thiver sculpta.

Sphinx enterré par Favalanche, Gardien des glaciers étoiles, Et qui, sous sa poitrine blanche.

Cache de blancs secrets gelés ?

Sous la glace où calme il repose.

Oh ! qui pourra fondre ce cœur !

Oh ! qui pourra mettre un ton rose Dans cette implacable blancheur!

COQUETTERIE POSTHUME

Quand je mourrai, que Ton me mette, Avant de clouer mon cercueil, Un peu de rouge à la pommette.

Un peu de noir au bord de Toeil.

Car je veux, dans ma bière close, Comme le soir de son aveu.

Rester éternellement rose Avec du kh'ol sous mon œil bleu.

-oiOi

P^ de suaire en toile fine,

Hais drapez-moi dans les plis blancs

De ma robe de mousseline^

De ma robe à treize volants.

C'est ma parure préférée ; Je la portais quand je lui plus.

Son premier regard Ta sacrée, Et depuis je ne la mis plus.

Posez-moi, sans jaune immortelle.

Sans coussin de larmes brodé. Sur mon oreiller de dentelle De ma chevelure inondé.

Cet oreiller, dans les nuits folles, A vu dormir nos fronts unis, Et sous le drap noir des gondoles Compté nos baisers infinis.

•oAto-

Entre mes mains de cire pâle, Que la prière réunit, Tournez ce chapelet d opale.

Par le pape à Rome bénit :

Je Tégrènerai dans la couche D'où nul encor ne s'est levé; Sa bouche en a dit sur ma bouche Chaque Pater et chaque Ave.

DIAMANT DU CŒUR

Tout amoureux, de sa maîtresse.

Sur son cœur ou dans son tiroir, Possède un gage qu*il caresse Aux jours de regret ou d'espoir.

L'un d'une chevelure noire.

Par un sourire encouragé, A pris une boucle que moire Un reflet bleu d'aile de geai.

-^ ÀÀ ^

L'autre a, sur un cou blanc qui ploie, Coupé par derrière un flocon Retors et fin comme la soie Que Ton dévide du cocon.

Un troisième, au fond d*une boite, Reliquaire du souvenir, Cacbe un gant blanc,, de forme étroite, Où nulle main ne peut tenir.

Cet autre, pour s'en faire un charme.

Dans im sachet, d*un chifTre orné.

Coud des violettes de Parme, Frais cadeau qu'on reprend fané.

Celui-ci baise la pantoufle Que Cendrillon perdit un soir ; Et celui-ci conserve un souffle Dans la barbe d*un masque noir.

Hoi, je n*ai ni boucle lustrée, Ni gant, ni bouquet, ni soulier.

Mais je garde,. empreinte adorée, Une larme sur un papier :

Pure rosée, unique goutte.

D'un ciel d*azur tombée un jour.

Joyau sans prix, perle dissoute Dans la coupe de mon amour!

Et, pour moi, cette obscure tache Reluit comme un écrin d'Ophyr, Et du vélin bleu se détache.

Diamant éclos d'un saphir.

Cette larme, qui fait ma joie, Roula, trésor inespéré.

Sur un de mes vers qu'elle noie, D'un œil qui n'a jamais pleuré!

PREMIER SOURIRE DU PRINTEMPS

Tandis qu'à leuîrs œuvres perverses Les liommes courent haletants, Mars qui rit, malgré les averses.

Prépare en secret le printemps.

Pour les petites pâquerettes. Sournoisement loi^que tout dort, Il repasse des collerettes Et cisèle des boutons d*or.

Dans le verger et dans la vigne.

Il s'en va, furtif perruquier, Avec une houppe de cygne, Poudrer à frimas Tamandier.

La nature au lit se repose ; Lui, descend au jardin désert Et lace les boutons de rose Dans leur corset de velours vert.

Tout en composant des solfèges, Qu'aux merles il sifiQe à mi-voix.

Il sème aux prés les perce-neiges Et les violettes aux bois.

Sur le cresson de la fontame Oîi le cerf boit, l'oreille au guet, De sa main cachée il égrène Les grelots d'ai^gent du muguet.

Sous l'herbe, pour que tu la cueilles, Il met la fraise au teint vermeil, Et te tresse un chapeau de feuilles Pour te garantir du soleil.

Puiâ, loi*sque sa besogne est faite,

Et que son règne Va finir.

Au seuil d'avril tournant la tête,

11 dit : « Prir^emns, tu peux venir ! »

CONTRALTO

On voit dans le musée antique, Sur un lit de marbre sculpté, Une statue énigmatique D'une inquiétante beauté.

Est-ce un jeune homme? est-ce une femme, Une déesse, ou bien un dieu ?

L'amour, ayant peur d'être infâme, Hésite et suspend son aveu.

•ofS^O'

Dans sa pose malicieuse, Elle s'étend, le dos tourné Devant la foule curieuse, Sur son coussin capitoimé.

Pour faire sa beauté maudite.

Chaque sexe apporta son don.

Tout homme dit : C'est Aphrodite !

Toute femme : C'est Cupidon !

Sexe douteux, grâce certaine.

On dirait ce corps indécis Fondu, dans l'eau de la fontaine, Sous les baisers de Salmads.

Chimère ardente, effort suprême De l'art et de la volupté, Monstre charmant, comme je t'aime Avec ta multiple beauté !

Bien qu*on défende ton approche, Sous la draperie aux plis droits Dont le bout à ton pied s'accroche.

Mes yeux ont plongé bien des fois.

Rêve de poète et d'artiste, Tu m'as bien des nuits occupé, Et mon caprice qui persiste Ne convient pas qu'il s'est trompé.

Hais seulement il se transpose, Et, passant de la forme au son.

Trouve dans sa métamorphose La jeune fille et le garçon.

Que tu me plais. Ô timbre étrange !

Son double, homme et femme à la fois, Contralto, bizarre mélange.

Hermaphrodite de la voix !

G'est Roméo, c est Juliette, Chantant avec un seul gosier ; Le pigeon rauque et la fauvette Perchés sur le même rosier ;

C*est la châtelaine qui raille Son beau page parlant d*amour ; L'amant au pied de la muraille, La dame au balcon de sa tour ;

Le papillon, blanche étincelle.

Qu'en ses détours et ses ébats Poursuit un papillon fidèle, L'un volant haut et Tautre bas ;

L'ange qui descend et qui monte Sur l'escalier d'or voltigeant; La cloche mêlant dans sa fonte La voix d'airain, la voix d'argent ;

La mélodie et rharmonie,

Le chant et raccompagnement;

A la grâce la force unie,

La maîtresse embrassant Tamant!

Sur le pK de sa jupe assise, Ce soir, ce sera Cendrillon Causant près du feu qu'elle attise Avec son ami le grillon;

Demain le valeureux Arsace A son courroux doimaiit Tessor, Ou Tancrêde avec sa cuirasse.

Son épée et son casque d'or;

Desdemona chantant le Saule, Zerline bernant Mazetto, Ou Malcolm le plaid sur l'épaule; C'est toi que j'aime, ô contralto !

Nature charmante et bizarre Qud Dieu d*un double attrait para, Toi qui pourrais, comme Gùlnarc, Être le Kaled d'un Lara,

Et dont la voix, dans sa caressé.

Réveillant le cœur endormi.

Mêle atu soupirs de la maîtresse L*accent plus mâle de Tami!

OERULEI OCULl

Une femme mystérieuse, Dont la beauté trouble mes sens, Se tient debout, silencieuse.

Au bord des flots retentissants.

Ses yeux, où le ciel se reflète.

Mêlent à leur azur amer, Qu^étoile une humide paillette.

Les teintes glauques de la mer.

Dans les langueurs de leurs prunelles, Une grâce triste sourit ; Les pleurs mouillent les étincelles Et la lumière s'attendrit;

Et leurs cils comme des mouettes Qui rasent le flot aplani, Palpitent, ailes inquiètes, Sur leur azur indéfini.

Comme dans l'eau bleue et profonde, Où dort plus d'un trésor coulé, On y découvre à travers l'onde La coupe du roi de Thulé.

Sous leuf transparence verdâtre, Brille parmi le goëmon.

L'autre perle de Qéopâtre Près de l'anneau de Salomou.

La couronne au gouffre lancée Dans la ballade de Schiller, Sans qu'un plongeur Tait ramassée, Y jette encor son reflet clair.

Un pouvoir magique m*entraîne Vers Tabime de ce regard, Gomme au sein des eaux la sirène Attirait Harald Harfagar.

Mon âme, avec la violence D'un in-ésistible désir, Au milieu du gouf&e s'élance Vers lombre impossible à saisir.

Montrant son sein, cachant sa queue, La sirène amoureusement Fait ondoyer sa blancheur bleue Sous l'émail vert du flot donnant.

L*eau s'enfle comme une poitrine Aux soupirs de la passion; Le vent, dans sa conque marine, Murmure une incantation.

« Oh ! viens dans ma couche de nacre, Mes bras d'onde t'enlaceix)nt; Les flots, perdant leur saveur acre.

Sur ta bouche^ eu miel couleront.

« Laissant bruire sur nos têtes, La mer qui ne peut s'apaiser,.

Nous boirons l'oubli des tempêtes Dans là coupe de mon baiser. »

Ainsi parle la voix humide De ce regard céruléen, Et mon cœur, sous l'onde perfide, Se noie et consomme Tfaymen.

RONDALL'A

Eiifant aux airs d'impératrice, CoIoinl)e aux regards de faucon, Tu me hais, mais c'est mon caprice, De me planter sous ton balcon.

Là, je veux, le pied sur la borne. Pinçant les nerfs, tapant le bois.

Faire luire à ton carreau morne Ta lampe et ton front à la fois.

Je défends à toute guitare De bourdonner aux alentours.

Ta rue est à moi : — je la barre Pour y chanter seul mes amours.

Et je coupe les deux oreilles Au premier racleur de jambon Qui devant la chambre où tu veilles Braille un couplet mauvais ou bon.

Dans sa gaine mon couteau bouge; Allons, qui veut de Tincamatî A son jabot qui veut du rouge Pour faire un bouton de grenat?

Le sang dans les veines s'ennuie.

Car il est fait pour se montrer; Le temps est noir, gare la pluie!

Polkons, hâtez-vous de rentrer.

Sortez, vaillants! sortez, bravaches!

L'avant-bras couvert du manteau, Que sur vos faces de gavaches J'écrive des croix au couteau!

Qu'ils s'avancent! seuls ou par bande.

De pied ferine je les attends.

A ta gloire il faut que je fende Les naseaux de ces capitans.

Au ruisseau qui gêne ta marche Et pourrait salir tes pieds blancs, Corps du Christ ! je veux faire une arche Avec les côtes des galants.

Pour te prouver combien je t'aime.

Dis, je tuerai qui tu voudras :

J'attaquerai Satan lui-même.

Si pour linceul j'ai tes deux draps.

Porte sourde! — Fenêtre aveugle !

Tu dois pourtant ouïr ma voix; Coinme un taureau blessé je beugle^ Des cbiens excitant les abois !

Au moins plante un clou dans ta porte :

Un clou pour accrocher mon cœur.

A quoi' sert que je le remporte Fou de rage, mort de liuigueur?

NOSTALGIES D'OBÉLISQUES

L*OBéLISQUE DE PARIS

Sur cette place je m'ennuie, Obélisque dépareillé; Neige, givre, bruine et pluie Glacent mon flanc déjà rouillé;

Et ma vieille aiguille, rougie Aux fournaises d*un ciel de feu, Prend des pâleurs de nostalgie Dans cet air qui n'est jamais bleu.

Devant les colosses moroses Et les pylônes de Luxor, Près de mon frère aux teintes roseb Que ne suis-je debout encor,

Plongeant dans Tazur immuable Mon pyramidion vermeil, • Et de mon ombre, sur le sable, Écrivant les pas du soleil !

Rhamsès, un jour mon bloc superbe.

Où l'éternité s*ébréchait.

Roula faudbé comme un brin d*herbe, Et Paris s*en fit un hochet.

La sentinelle granitique,

Gardienne des énormités,

Se dresse entre un faux temple antiipïe

Et la chambre des députés.

Sur réchafaud de Louis seize, Honolitlie au sens aboli, On a mis mon secret, qui pèse Le poids de cinq mille ans d*oubli.

Les moineaux francs souillent ma tête, Où s'abattaient dans leur essor L*ibis rose et le gypaète Au blanc plumage, aux serres d'or.

La SeinCj noir égout des rues, Fleuve immonde fait de ruisseaux.

Salit mon pied, que dans ses crues Baisait le Nil, père des eaux.

Le Nil, géant à barbe blanche Coiffé de lotus et de joncs, ■ Versant de son urne qui penche Des crocodiles pour goujons !

Les chars d'or étoiles de nacre Des grands pharaons d'autrefois Rasaient mon bloc heurté du fiacre Emportant le dernier des rois.

Jadis, devant ma pierre antique, Le pschent au front, les prêtres saints Promenaient la baii mystique Aux emblèmes dorés et peints;

Hais aiyourd'hui, pilier profane Entre deux fontaines campé.

Je vois passer, la courtisane Se renversant dans son coupé.

Je vois, de janvier à décembre, La procession des bourgeois, Les Solons qui vont à la chambre, Et les Arthurs qui vont au bois.

Oh ! dans cent ans quels laids squelettes Fera ce peuple impie et fou, Qui se couche sans bandelettes Dans des cercueils que fenne un clou,

Et n*a pas même d'hypogées A Tabri des corruptions.

Dortoirs où, par siècles rangées.

Plongent les générations!

Sol sacré des hiéroglyphes

Et des secrets sacerdotaux.

Où les sphinx s'aiguisent les griffes

Sur les angles des piédestaux,

Où sous le pied sonne la crypte.

Où répervier couve son nid.

Je te pleure, ô ma vieille Egypte, Avec des larmes de granit !

l'obélisque de luxoe

Je veille, unique sentinelle De ce grand palais dévasté, Dans la solitude étemelle, En face de l'immensité.

A rhorizon que rien ne borne, Stérile, muet, infini.

Le désert sous le soleil morne.

Déroule son linceul jauni.

-07lo

Au-dessus de la terre nue.

Le del, autre désert d'azur, Où jamais ne flotte une nue, S'étale implacablement pur.

Le Nil, dont Teau morte s'étame D'une pellicule de plomb, Luit, ridé par l'hippopotame, Sous im jour mat tombant d'aplomb;

Et les crocodiles rapaces.

Sur le sable en feu des îlots.

Demi-cuits dans leurs carapaces.

Se pâment avec des sanglots.

Immobile sur son pied grêle, L'ibis, le bec dans son jabot.

Déchiffre au bout de quelque stèle Le ca^Anche sacré de Thot.

-07io

L'hyène rit, le chacal miaule^ Et, traçant des cercles dans l'air, L'épervier affamé piaule.

Noire virgule du ciel clair.

Hais ces bruits de la solitude Sont couverts par le bâillement Des sphinx, lassés de l'attitude Qu'ils gardent immuablement.

Produit des blancs reflets du sable Et du soleil toujours brillant.

Nul ennui ne t'est comparable.

Spleen lumineux de TOrient!

C'est toi qui faisais crier : Grâce!

A la satiété des rois Tombant vaincus sur leur terrasse, Et tu m'écrases de ton poids.

Ici jamais le vent n'essuie Une larme à Tœil sec des cieux.

Et le temps fatigué s'appuie Sur les palais silencieux.

Pas un accident ne dérange

La face de l'éternité;

L'Egypte, en ce monde oîi tout change,

Trône sur l'immobilité.

Pour compagnons et pour amies, Quand l'ennui me prend par accès, J'ai les fellahs et les momies Contemporaines de Rhamsès ;

Je regarde un pilier qui penche, Un vieux colosse sans profil Et les canges à voile blanche Montant ou descendant le Nil.

-iolAo-

Que je voudrais comme mon frère, Dans ce grand Paris transporté, Auprès de lui, pour me distraire.

Sur une place être planté !

Là-bas, il voit à ses sculptures S'arrêter un peuple vivant, Hiératiques écritures.

Que ridée épelle en rêvant.

Les fontaines j uxtaposées Sur la poudre de son granit Jettent leurs brumes irisées; Il est vermeil, il rajeunit !

Des veines roses de Syène Comme moi cependant il sort, Hais je reste à ma place ancienne; Il est vivant et je suis mort !

VIEUX DE LA VIEILLE

15 DéCElTDBE

Par l*ennui chassé de ma chambre,.

J'errais le long du boulevard :

Il faisait un temps de décembre, Vent froid, fine pluie et brouillard;

Et là je vis, spectacle étrange, Échappés du sombre séjour, Sous la bruine et dans la fange, Passer des spectres en plein jour.

Pourtant c'esl la nuit que les ombres, Par un clair de lune allemand, Dans les vieilles tours en décombres, Reviennent ordinairement;

C'est la nuit que les Elfes sortent Avec Jeur robe humide au bord. Et sous les nénuphars emportent Leur valseur de fatigue mort;

C'est la nuit qu'a lieu la revue Dans la ballade de Zedlitz, Oîi l'Empereur, ombre entrevue.

Compte les ombres d'Austerlitz.

Mais des spectres près du Gymnase, A deux pas des Variétés, Sans brume ou linceul qui les gaze.

Des spectres mouillés et crottés!

Avec ses dénis jauues de tartie, Son crâne de mousse Verdi, A Paris, boulevard Montmartre, Mob se montrant en plein midi !

La chose vaut qu*on la regarde :

Trois fantômes de vieux grognards, En uniformes de Tex-garde, Avec deux ombres de hussards !

On eût dit la lithographie Oîi, dessinés par un rayon.

Les morts, que Bafifet déifie.

Passent, criant : Napoléon !

Ce n'était pas les morts qu'éveille Le son du nocturne tambour.

Mais bien quelques vieux de la vieille Qui célébraient le grand retour.

Depuis la suprême bataille, L*un a maigiî, rauti*e a grossi; L'-habit jadis fait à leui taille, * Est trop grand ou trop rétréci.

Nobles lambeaux, défroque épique.

Saints haillons, qu'étoile une croix.

Dans leur ridicule héraïque Plus be^ux que des manteaux de rais !

Un plumet énervé palpite Sur leur kolbach fauve et pelé; Près des trous de balle, la mite A rongé leur dolman criblé;

Leur culotte de peau trop large Fait mille plis sur leur fémur; Leur sabre rouillé, lourde charge.

Creuse le sol et bat le mur;

Ou bien un embonpoint grotesque, Avec grand'peine bouton-né, Fait un poussab, dont on rit presque, Du vieux héros tout clicvronné.

Ne les raillez pas, camarade; Saluez plutôt chapeau bas Ces Aohilles d*une Iliade Qu'Homère n'inventerait pas.

Respectez leur tête chenue !

Sur leur front par vingt cieux bronzé,

La cicatrice continue

]je sillon que l'âge a creusé.

Leur peau, bizarrement noircie, Dit l'Egypte aux soleils brûlants; Et les neiges de la Russie Poudrent encor leurs cheveux blancs.

Si leurs mains tremblent, c'est sans doute

Du froid de la Bërésina ;

Et s'ils boitent, c'est que la route

Est longue du Caire à Wilna;

S'ils sont perclus, c'est qu'à la guerre Les drapeaux étaient leurs seuls draps; Et si leur manche ne va guère, .

C'est qa'un boulet a. pris leur bras.

Ne nous moquons pas de ces hommes Qu*en rimi le gamin poursuit ; Ils furent le jour dont nous sommes Le soir et peut-être la nuit.

Quand on oublie, ils se souviennent/ Lancier rouge et grenadier bleu, Au pied de la colonne, ils viennent Comme à l'autel de leur seul dieu.

Là, fiei-s de leur longue souffrance, Reconnaissants des maux subis, Us sentent le cœur de la France Battre sous leurs pauvres habits.

Aussi les pleurs trempent le rire En voyant ce saint carnaval, Cette mascarade d empire.

Passer comme un matin de bal ;

El l'aigle de la grande armée Dans le ciel qu*emplit son essor.

Du fond d'une gloire enflammée, Étend sur eux ses ailes d'or !

TRISTESSE EN MER

Les mouettes volent et jouent; Et les blancs coursiers de]a mer, Cabrés sur les vagues, secouent ' Leurs crins échèvelés dans Tair.

Le jour tombe ; une fine pluie Éteint les fournaises du soir.

Et le steam-boat crachant la suie Rabat son long panache noir.

Plus pâle que le ciel livide Je vais au pays du charbon, Du brouillard et du suicide; — Pour se tuer le temps est bon.

Mon désir avide se noie Dans le gouffre amer qui blanchit ; Le vaisseau danse, Teau tournoie,^ Le vent de plus en plus fraîchit.

Oh ! je me sens Tâme navrée; L*Océan gonfle, en soupirant, Sa poitrine désespérée.

Comme un ami qui me comprend.

Allons, peines d*amour perdues, Espoirs lassés, illusions Du socle idéal descendues.

Un saut dans les moites sillons!

A la mer, souffrances passées,' Qui revenez toujours, pressant Vos blessures cicatrisées Pour leur faire pleurer du sang !

A la mer, spectre dé mes rêves, Regrets aux mortelles pâleurs Dans un cœur rouge ayant sept glaives, Comme la Hère des douleurs.

Chaque fantôme plonge et lutte Quelques instants avec le flot Qui sur lui fermé sa volute Et l'engloutit dans u i sanglot.

Lest cle Tàme, pesant bagage, Trésoi's misérables et diers.

Sombrez, et dans votre naufrage Je vais .vous suivre au fond des mers !

Bleuâtre, enflé, méconnaissable, Bercé par le flot qui bruit, • Sur l^humide oreiller du sable le dormirai bien cette nuit !

... Hais une femme dans sa mante Sur le pont assise à Técart, Une femme jeune et charmante Lève vers moi son long regard.

Dans ce regard, à ma détresse La Sympathie aux bras ouverts Parle et sourit, sœur ou maîtresse.

Salut, yeux bleus ! bonsoir, flots verts!

J^s mouettes volent et jouent ; Et les blancs coursiers de la mer.

Cabrés sur les vagues, secouent Leurs crins échevelés dans raû\

A UNE ROBE ROSE

Que tu me plais dans cette robe Qui te déshabille si bien, Faisant jaillir ta gorge en globe, Montrant tout nu ton bras païen !

Fiéle comme une aile d*abeille, Frais comme un cœur de rose-thé, Son tissu, caresse vermeille, Voltige autour de ta beauté.

De l'épiderme sur la soie Glissent des frissons argentés, Et Tétoffe à la cbair renvoie Ses éclairs roses reflétés.

D'où te vient cette robe étrange Qui semble faite de ta chair, Trame vivante qui mélange Avec ta peau son rose clair ?

Est-ce à la rougeur de Taurore, A la coquille de Vénus, Au bouton de sein près d'éclore, Que sont pris ces tons inconnus? .

Ou bien l'étoffe est-elle teinte Dans les roses de ta pudeur ?

Non; vingt fois modelée et peinte, Ta forme connaît sa splendeur.

Jetant le voile qui te pèse, Réalité que l'art rêva, Comme la princesse Borghèse Tu poserais pour Caiiova.

Et ces plis roses sont les lèvres De mes désirs inapaisés, Mettant au corps dont tu les sèvres Une tunique de baisers.

LE MONDE EST MÉCHANT

Le monde est méchant, ma petite Avec son sourire moqueur Il dit qu'à ton côté palpite Une montre en place de cœur.

— Pourtant ton sein ému s'élève Et s'abaisse conune la mer, Aux bouillonnements de la sève Circulant sous ta jeune chair.

Le inonde est méchant, ma petite :

II dit que tes yeux vifs sout morts Et se meuvent dans leur orbite A temps égaux et par ressorts.

— Pourtant Une larme irisée Tremble à tes cils, mouvant rideau, Gomme une perle de rosée Qui n'est pas prise au verre d*eau.

Le monde est méchant, ma petite II dit que tu n'as pas d'esprit, Et qiié les vers qu'on te récite Sont pour toi comme du sanscrit.

— Pourtant, sur ta bouche vermeille, Fleur s'ouvrant et se refermant.

Le rire, intelligente abeille.

Se pose à chaque trait charmant.

C'est que tu m'aimes, majpetite, Et que tu hais tous ces gens-là.

Quitte-moi ; — comme ils diront vite :

Quel cœur et quel esprit elle a !

INÈS. DE LAS SIERRAS

A LA PBTnA CAXARA

Nodier mcoiite qu*ûn Espagne Trois 'officiei*s chercliant un soir Une Tenta dans la campagne, Ne trouvèrent qu'un vieux manoir;

Un vrai château d'Anne Radcliffe, Aux plafonds que le temps ploya, Ajix vitraux rayés par la giîffe Des chauves-sburis de Goya,

Aux vastes salles délabrées.

Aux couloirs livrant leur secret, Architectures effondrées Oh Piranèse se perdrait.

Pendant le souper, que regarde Une collection d'aïeux Dans leurs cadres montant la garde, Un cri répond aux chants joyeux;

D*un long corridor en décombres.

Par la lune bizarrement Entrecoupé de clairs et d'ombres, Débusque un fantôme charmant;

Peigne au chignon, basquine aux hanches.

Une femme accourt en dansant, Dans les bandes noires et blanches Apparaissant, disparaissant.

Avec une volupté morte, Cambrant les reins, penchant le cou, Elle s'arrête sur la porte, Sinistre et belle à rendre fou.

Sa robe, passée et fripée Au froid humide des tombeaux, Fait luire, d'un rayon frappée, Quelques paillons sur ses lambeaux;

D'un pétale découronnée A chaque soubresaut nerveux.

Sa rose, jaunie et fanée.

S'effeuille dans ses noii-s cheveux

Une cicatrice, pareille A celle d'un coup de poignard, Forme une couture vermeille Sur sa gorge d'un ton blafard;

Et ses mains pâles ci fluettes, Au nez des soupeurs pleins d'effroi Entre-choquent les castagnettes, Comme des dents claquant de froid.

Elle danse, morne baccliante, La* cackucha sur un vieil air.

D'une grâce si provocante.

Qu'on la suivrait même en enfer.

Ses cils palpitent sur ses joues Comme des ailes d'oiseau noir.

Et sa bouche arquée a des moues A ipettre im saint au désespoir.

Quand de sa jupe qui tournoie Elle soulève le volant.

Sa jambe, sous le bas de soie.

Prend des lueurs de marbre blanc.

Elle se penche jusqu'à terre, Et sa main, d*un gesle boquet.

Comme ou fait des fleurs d*un parterre.

Groupe les désirs en bouquet.

Est-ce un fantôme ? est-ce une femme ?

Un rêve, une réalité.

Qui scintille comme une flamme Dans un tourbillon de beauté ?

Cette apparition fantasque.

C'est l'Espagne du temps passé, Aux frissons du tambour de basque S'olançant de son lit glacé,

Et, brusquement ressuscitée Dans un suprême boléro, Bfontrant sous sa jupe ai^gentée La divisa prise au taureau.

-olOOo

La cicatrice qu'elle porte, Cesi le coup de grâce donné Â la génération morte Pai* chaque siècle nouveau-né.

J'ai TU ce fantôme au Gymnase, Où Paris entier l'admira, Lorsque dans son linceul de gaze Parut la Petra Camara,

Impassible et passionnée, Fermant ses yeux morts de langueiur, Et comme Inès l'assassinée Dansant, un poignard dans le cœur!

ODELETTE ANACRÉONTIQUE

Pour que je t'aime, ô mon poète, Ne fais pas fuir par trop d'ardeur Mon amour, colombe inquiète.

Au ciel lose de la pudeur.

L'oiseau qui marche dans l'iillée S'effraje et part au moindre bruit; Ha pa^'sion est chose ailée Et s'envole quand on la suit.

Muet comme l'Hermès de marbre.

Sous la chaimille pose-toi; Tu verras bientôt dé son arbre L'oiseau descendre sans effroi.

Tes tempes sentiront près d'elles, Avec des souffles de fraîcheur.

Une palpitation d'ailes Dans un tourbillon de blancheur.

Et la colombe apprivoisée Sur ton épaule s'abattra, Et son bec à pointe rosée De ton baiser s'enivi^en».

FUMEE

Là^bas, sous les arbres s*abrite Une chaumière au dos bossu ; Le toit penche, le mur s'effrite, Le seuil de la porte est moussu.

La fenêtre, un volet la bouche; Hais du taudis, comme au temps froid La tiède haleine d'une bouche, La respiration se voit.

Un tire-bouchon de fumé^ Tournant son mince filet bleu.

De l'âme en ce bouge enfermée Porte des nouvelles à Dieu. -

APOLLONIE

J'aime ton noih d'ApolIonie, £cbo grec du sacré vallon, Qui, dans sa robuste harmonie, Te baptise sœur d*ApoIlon.

Sur la lyre au plectre d*ivoire, Ce nom splendide et souverain.

Beau comme Tamour et la gloire.

Prend des résonnances d*airain.

-oi06o

Classique, il fait plonger les Elfes Au fond de leur lac allemand, Et seule la Pythie à Delphes Pourrait le porter dignement.

Quand relevant sa robe antique Elle s'assoit au trépied d*or, Et dans sa pose fatidique Attend le dieu qui tarde encor.

L'AVEUGLE

Un aveugle au coin d'une borne, Hagard comme au jour un liibou, Sur son flageolet, d'un air morne, Tâtonne en se trompant de trou.

Et joue un ancien vaudeville Qu'il fausse imperturbablement; Son chien le conduit par la ville, Spectre diurne à l'œil dormant.

olo8o

Les jours sur lui passent sans luire; Sombre, il entend le monde obscur Et la vie invisible bruii*e . Comme un torrent derrière un mur!

Dieu sait quelles chimères noires Hantent cet opaque cerveau !

Et quels illisibles grimoii*es L'idée écrit en ce caveau !

Ainsi dans les puits de Venise?

Un prisonnier à demi fou, Pendant sa nuit qui s'éternise, Grave des mots avec un clou.

Mais peut-être aux heures funèbres, Quand la mort soufQe le flambeau.

L'âme habituée aux ténèbres T verra clair dans le to^eau !

LIED

Au mois d'avril, la terre est rose Comme la jemiesse et l*amour; Pucelle encore, à peine elle ose Payer le Printemps de retour.

Au mois de juin, déjà plus pâle Et le cœur de désir troublé, Avec rÉté tout brun de hâle Elle se cache dans le blé.

io

oHo<

Au mois d*août, bacchante enivrée.

Elle offre à l'Automne son sein, Et, roulant sur la peau tigrée.

Fait jaillir le sang du raisin.

En décembre, petite vieille, Par les frimas poudrée à blanc.

Dans ses rêves elle réveille L'Hiver auprès d'elle ronflant.

FANTAISIES D'HIVER

Le nez rouge, la face bième, Sur un pupitre de glaçons, L*HiYer exécute son tlième Dans le quatuor des saisons.

Il chante d'une voix peu sûre Des airs vieillots et chevrotants-, Son pied glacé bat la mesure Et la semelle en même temps;

ottto

Et comme Hsendel, dont la perruque Perdait sa farine en tremblant, n fait envoler de sa nuque • La neige qui la poudre à blanc.

Dans le bassin des Tuileries, Le cygne s*est pris en nageant, Et les arbres, comme aux f(5eries, Sont en filigrane d'argent.

Les vases ont des fleurs de givre.

Sous la charmille aux blancs réseaux; Et sur la neige on voit se suivre Les pas étoiles des oiseaux.

o lUo

Au piédestal où, court-vétue, Vénus coudoyait f hodon, L'Hiver a posé pour statue La Frileuse de Clodion.

Les femmes passent sous les arbres En martre, hermine et menu-vair, Et les déesses, frileux marbres, On- pris aussi l'habit d*hiver.

La Vénus Anadyomène Est en pelisse à capuchon; Flore, que la brise malmène, Plonge ses mains dans son manchon.

ollSo

Et pour la saison, lés bergères De Coysevox et de Coustou, Trouvant l^urs écharpes légères, Ont des boas autour du cou.

Sur la mode parisienne

Le Nord pose ses manteaux lourds,

Comme sur une Atliém'enne

Un Scythe étendrait sa peau d*ours.

Partout se mélange aux parures Dont Palmyre habille THiver, Le faste russe des fourrures Que parfume le vétyver.

Et le Plaisir rit dans l*alcôve Quand, au milieu des Amours nus, Des poils roux d'une bête fauve Sort le torse blanc de Vénus.

Sous le voile qui vous protège.

Défiant les regards jaloux, Si vous sortez par cette neige, Redoutez vos pieds andalous;

La neige saisit comme un moule L'empreinte de ce pied mignon Qui, sur le tapis blanc qu*il foule.

Signe, à chaque pas, votre nom.

Ainsi guidé, Tépoux morose Peut parvenir au nid caché Oîi, de froid la joue encor rose, A l'Amour s'enlace Psyché.

LA SOURCE

Tout près du lac filtre une source, Entre deux pierres, dans un coin ; Allègrement Teau prend sa course Comme pour s*en aller bien loin.

Elle murmure : Oh! quelle joie!

Sous la terre il faisait si noir!

Maintenant ma rive verdoie.

Le ciel se mire à mon miroir.

>in<

Les myosotis aux fleurs bleues Me disent : Ne m'oubliez pas !

Les libellules de leurs queues M*égratiguent dans leurs ébats:

A ma coupe Toiseau s'abreuve; Qui sait? -r- Après quelques détours Peut-être deviendrai-je un fleuve Baignant vallons, rochers et tours.

Je broderai de mon écume Ponts de pierre, quais de granit, Emportant le steamer qui fume A rOcéan où tout finit.

Ainsi la jeune source jase, Formant cent projets d'avenir; Comme l'eau qui bout dans un vase, Son flot ne peut se contenir;

Mais le berceau tou±e à la tombe; Le géant futur- meurt petit; Née à peine, la source tombe Dans le grand lac qui Tengloutit!

RUCHERS ET TOMBEAUX

Le squelette était invisible ?J

Au temps heureux de TArt païen; S

L'homme, sous]a forme sensible, ^

Content du beau, ne cherchait rien. y^

Pas de cadavre sous la tombe, ^^

Spectre hideux de l'être cher, 2S

Comme d'un vêtement qui tombe -^

Se déshabillant de sa chair,

-oitto

Et, quand la pierre se lézarde.

Parmi les épouvantements, Montrant à l'œil qui s*y hasarde One armature d'ossements ;

Hais au feu du bûcher ravie Une pincée entre les doigts.

Résidu léger de la vie, Qu'enserrait l'urne aux flancs étroits;

Ce que le papillon de l'âme Laisse de poussière après lui. Et ce qui resté de la flamme Sur le trépied, quand elle a lui!

Entre les fleurs et les acanthes, Dans le marhre joyeusement, Amours, aegipans et bacchantes Dansaient autour du monument;

Tout au plus un petit génie Du pied éteignait un flambeau ; Et Fart versait son harmonie Sur la tristesse du tombeau.

Les tombes étaient attrayantes :

Comme on fait d*un enfant qui dort, ^

D'images douces et riantes ^

La vie enveloppait la mort; ^

La mort dissimulait sa face ix

Aux trous profonds, au nez camard, ^

Dont la hideur railleuse efface ^

Les chimères du cauchemar. j^

Le monstre, sous la chair splendide Cachait son fantôme incoi Et Tœil de la vierge caud Allait au bel éphèbe nu.

Cachait son fantôme inconnu, '2^

Et l'œil de la vierge candide ^ :r:

. Seulement pour pousser à boire, Au banquet de Trimalcion, Une larve, joujou d'ivoire, Faisait son apparition;.

Des dieux que Tart toigours révère Trônaient au ciel marmoréen; Mais rOlympe cède au Calvaire, Jupiter au Nazaréen;

Une voix dit :. Pan est mort ! — L'ombre S'étend. — Conune sur un drap noir.

Sur la tristesse immense et sombre Le blanc squelette se fait voir;

11 signe les pierres funèbres

De son paraphe de fémurs.

Pend son chapelet de vertèbres ..

Dans les charniers, le long des murs.

Des cercueils lève le couvercle Avec ses bi*as aux os pointus; Dessine ses côles eu cercle Et rit de son large rictus;

n pousse à la danse macabre L'empereur, le pape et le roi.

Et de son cheval qui se cabre Jette bas le preux plein d*effroi;

n entre chez la courtisane Et fait des mines au miroir.

Du malade il boit la tisane.

De l'avare ouvre le tiroir ;

Piquant l'attelage qui rue Avec un os pour aiguillon, Du laboureur à la charrue Termine en fosse le sillon ;

>VSOi

Et, parmi la foule priée, Hôte inattendu, sous le banc, Vole à la pAle mariée.

Sa jarretière de ruban.

A chaque pas grossit la bande; Le jeune au vieux donne la inain; L'irrésistible sarabande Met en branle le genre humain.

Le spectre en tète se déhanche.

Dansant et jouant du rebec.

Et sur fond noir, en couleur blanche, Holbein Tesquisse d*un trait sec.

Quand le siècle deyient frivole Il suit la mode; en%>nnélct Retrousse son. linceul et vole Comme un Cupidon de ballet

Au tombeau-sofa des maixpiises Qui reposent, lasses d*amour, Eu des altitudes exquises, Dans les chapelles Poinpadour.

Hais Yoile-toi, masque sans joues.

Comédien que le ver mord, Depuis assez longtemps tu joues Le mélodrame de la Mort.

Reviens, reviens, bel art antique.

De ton paros étincelant Couviîr ce squelette gothique; Dévore-le, bûcher brûlant!

Si nous sommes une statue .

Sculptée à l'image de Dieu, Quand cette image est abattue, Je-tons-en les débiis au feu.

Toi, forme immortelle, remonte Dans la flamme aux sources du be&u»

San^ <pie ton argOe ait la honte Et les miisères du tombeau!

SA

Quand tous ont les yeiix Yçrs raurore»

Biorn, sur son donjon perché, A l'horizon contemple encore La place du soleil couché.

Ame rétrospective, il loge Dans son burg et dans le passé; Le pendule de son horloge Depuis des siècles est cassé.

Sous ses ogives féodales Il erre, éveillant les échos.

Et. ses pas, sonnant sur les dalles, Semblent suivis de pas égaux.

Il ne voit ni laïcs, ni prêtres.

Ni gentilshommes, ni boui-geois.

Hais les portraits de ses ancêtres Causent avec lui quelquefois.

Et certains soirs, pour se distraire, Trouvant manger seul ennuyeux, Bioni, caprice funéraire, Invite à souper ses aïeux.

Les fant6mes, quand minuit sonne.

Viennent «armés de pied en cap;

Biorn, qui malgré lui frissonne, ^

Salue en haussant son hanap. g

Pour s'asseoir, chaque panoplie ^

Fait un angle avec son genou, £

Dont l'articulation plie En grinçant comme un vieux verrou;

Et tout d'une pièce, l'armure, ^^

D'un corps absent gauche cercueil, »w

Rendant un creux et sourd murmure, ^

Tombe entre les bras du fauteuil. ^

-ol36o

Landgraves, ifaingraTcs, burgraves.

Venus da ciel ou de l'enfer.

Ils sont tous là, muets et graves.

Les roidés convives de ferl

Dans Tombre, un rayon fauve indique Un monstre, guivre, aigle à deux cous.

Pris au bestiaire héraldique Sur les cimiers faussés de coups.

Du mufle des bétes difformes Dressant leurs ongles arrogants, Paiient des panaches énormes, .

Des lambrequins extravagants;

Hais les casques ouverts sont vides Comme les timbres du blason; Seulement deux flammes livides Y luisent d'étrange façon.

-ol57o-

Toute la ferraille esl assise Dans la salle du vieux manoir»

Et, sur le mur, l'ombre- indécise Donne à chaque hôte uii page noir.

Les liqueurs aux feux des bougies Ont des pourpres d'un ton suspect; Les mets dans leurs sauces rougies Prennent un singulier aspect.

Parfois un corselet miroite, Un morion brille un moment; Une pièce qui se déboîte Choit sur la nappe lourdement.

L'on entend les battements d'ailés D'invisibles chauves-souris.

Et les drapeaux des infidèles Palpitent le long du lambris.

Avec des mouvements fantasques Courbant ieui*s phalanges d'airain4 Les gantelets versent. aux casques Des rasades de vin du Rhin, .

Ou découpent au fil des dagues Des sangliers sur des plats d'or...

Cependant passent des bruits vagues Par les orgues du corridor.

La débaudie devient farouche, On n'entendrait pas tonner Dieu; Car, lorsqu'un fantôme découdie.

C'est le moins qu'il s'amuse un peu.

Et la fantastique assemblée Se tracassant dans son hamois.

L'orgie a sa rumeur doublée Du tintamarre des tournois. ■

-olSDo

Gobelets, hanaps, vidercomes, Vidés toujours; remplis en vain, Entre les mâchoires des heaumes Foiment des cascades de vin.

Les hauberts en bombent leurs ventres.

Et le flot monte aux gorgerins ; — Ils sont tous gris comme des chantres, Les vaillants comtes suzerains !

L'un allonge dans la salade S

Nonchalamment ses pédieux, ^

L'autre à son compagnon malade

Fait un sermon fastidieux. ^

Etdes armures peu bégueules Rappellent, dardant leur boisson.

Les lions lampassés de gueules Blasonnés sur leur écusson.

D*une voix encore enrouée Par l'humidité du caveau»

Max fredonne, ivresse enjouée, Du lied, en treize cents, nouveau.

Albrecht, ayant le vin féix)ce.

Se querelle avec ses voisins.

Qu'il martèle, bossue et rosse.

Comme il faisait des Sarrasins.

Échauffé, Fritz ôte son casque, Jadb par iin crâne habité.

Ne pensant pas que sans son masque 11 semble un tronc décapité.

Bientôt ils roulent pêle-mêle So,us la table, parmi les brocs.

Tête en bas, montrant la semelle De leurs souliers courbés en crocs.

OUI o-

C'est uu hideux champ de bataille Oh les pots heurtent les armets.

Oh chaque mort par quelque entaille, Au lieu de saiig vomit des mets.

Et Biom; le poing sur la cuisse.

Les contemple, morne et hagard.

Tandis que, par le viiml suisse, L*aube jette son hleu regard.

La troupe, qu'un rayon traverse.

Pâlit comme au jour un flambeau.

Et le plus ivi*ogne se verse Lé coup d'étrier du tombeau.

Le coq chante, les spectres fuient Et, reprenant un air hautain.

Sur Toreiller de marbre appuient Leurs têtes lourdes du festin!

LA MONTRE S

Deux fois je regarde ma montre, S

Et deux fois à mes yeux distraits .1

L'aiguille au même endroit se montre; B

Il est une heure... une heure après. ^

La figure de la pendule j;^

Eu rit dans le salon voisin, e

Et le timbre d'arjjeut module -

Deux coups vibrant coirnne un tocsin.

Le cadi*an solaire me raille Eu in*iudiquant, de son long doigt»

Le chemin que sur la muraille A fait son ombre qui s'accroît.

Le clocher avec ironie

Dit le vrai chiQre et le beffroi.

Reprenant la note finie,

A l'air de se moquer de moi.

Tiens! la petite béte est morte.

Je n'ai pas mis hier encor, Tant ma rêverie était forte, Au trou de rubis la clef d'or!

Et je ne vois plus, dans sa boite, Le fin ressort du balancier Aller, venir, à gauche, à droite.

Ainsi qu'un ^ ap.Uon d'ader.

C'est bien de moi! Quand je chevauche L'HippogrifTe, au pays du Bleu, Mon corps sans âme se débauche, Et s'en va comme il plaît à Dieu!

L'éternité poursuit son cercle Autour de ce cadran muet.

Et le temps, l'oreille au couvercle.

Cherche ce cœur qui remuait ;

Ce cœur que l'enfant croit en vie.

Et dont chaque pulsation Dans notre poitrine est suivie D'une égale vibration,

U ne bat plus, mais son grand frère Toujours palpite à mon côté.

— Celui que rien ne peut distraire, Quand je dormais, l'a i^monté !

LES NÉRÉIDES

J'ai dans ma chambre une aquarelle g

Bizarre, et d'un peintre avec qui 3

Mètre et rime sont en querelle, |

— Théophile Kniatowski.

Sur récume blanche qui frange Le manteau glauque de la mer Se groupent en bouquet étrange Trois nymphes, fleurs du gouffre amer.

Comme des lis noyés, la houle Fait dans sa volute d'argent Danser leurs beaux corps qu'elle roule.

Les élevant, les submergeant.

Sur leurs têtes blondes, coiffées De pétoncles et de roseaux.

Elles mêlent, coquettes fées, L'écrin et la flore des eaux.

Vidant sa nacre, l'huître à perle Constellé de sou blanc trésor Leur gorge, où le flot qui déferle Suspend d'autres perles encor.-

Et, jusqu'aux hanches soulevées Par le bras dés Tritons nerveux.

Elles luisent, d'azur lavées.

Sous l'or vert de leurs longs cheveuxJ

Plus bas , leur blancheur sous l'eau bleue Se glace d'un vis-queux frisson»

Et le torse finit en queue.

Moitié femme, moitié poisson.

Hais qui regarde la nageoire Et les reins aux squameux replis.

En voyant les bustes d'ivoire Par le baiser des mers polis?

A riioiîzon, — piquant mélange De fabîe et de réalité, — Parait un vaisseau qui dérange Le chœur marin épouvanté.

Son pavillon est tricolore; • Son tupu vomit la vapeur; Ses aubes fouettent l'eau' sonore, Et les nymphes plongent de peur.

Sans crainte elles suivaient par troupes Les trirèm^ de l'Archipel, Et les dauphins, arquant leurs croupes»

D'Àrion attendaient l'appel.

Hais le steam-boat avec ses roues, Comme Yulcain battant Vénus, SoùiSetterait leurs belles joues Et meurtrirait leurs membres nus.

Adieu, fraîche mythologie!

Le paquebot, passe et, de loin.

Croit voir sur la vague élargie Une culbute de marsouin. *

LES ACCROCHE-CŒURS

A voii' s'arrondir sur tes joues Leurs orbes tournés par tes doigts, On dirait les petites roues Du char de Hab fait d'une noii ;

Jl

Ravivant les langueurs nacrées S

De tes yeux battus et vainqueurs, 71

En mëdies de parfum liistrées «

Se courbent deux accroche-cœurs. _

Ou l'arc de l'Amour dont les pointes, Poar une flèche à décocher, En cercle d'or se sont rejointes A la tempe du jeune archer.

Pourtant un scrupule me trouble»

Je n'ai qu'un cœur, alors pourquoi, Coquette, un accroche-cœur double?

. Qui donc y pends-tu près de moi?

LA ROSE-THÉ

La plus délicate des roses Est, à coup sûr, la rose-thé.

Son bouton aux feuilles mi-closes De carmin à peine est teinté.

On dirait une rose blanche Qu'aurait fait rougir de pudeur, En la lutinant sur la branche.

Un papillon trop plein d'ardeur.

mm

Son tissu rose et diaphane De la chair a le velouté; Auprès, tout incarnat se fane Ou prend de la vulgarité.

Comme un teint aiîstocratique Noircit les fronts bruns de soleil, De ses sœurs elle rend rustique Le coloris chaud et vermeil.

Hais, si votre main qui s'en joue, A quelque bal, pour sou parfum, La rapproche de votre joue.

Son frais éclat devient commun.

Il n*est pas de rose assez tendre Sur In palette du printemps, Madame, pour oser prétendre Lutter contre vos dix-sept ans.

La peau vaut mieux que le pétale, Et le sang pur d*un noble cœur Qui sur la jeunesse s'étale, De tous les roses est vainqueur!

CARMEN

Cannen est maigre, — un trait de bistre S

Cerne son œil de gitana. >

Ses cheveux sont d'un noir sinistre, 9

Sa peau» le diable la tanna. ^

Les femmes disent qu'elle est laide, ^

Mais tous les hommes en sont fous : ^

Et l'archevêque de Tolède ^ Chante la messe à ses genoux;

-olSSo

Car sur sa nuque d*anibre fauve Se tord un énorme chignon Qui, dénoué, fait dans Talcôye Une mante à son corps mignon.

Et, parmi sa pâleur, éclate

Une bouche aux rires vainqueurs;

Piment rouge, tîeur écarlate,

Qui prend sa pourpre au sang des cœurs.

Ainsi faite, la moricaude Bat les. plus altières beautés, Et de ses yeux la lueur chaude Rend la flamine aux satiétés.

Elle a, dans sa laideur piquante, Un. grain de sel de cette mer D'oà jaillit, nue et provocante, L'acre Vénus du gouffre amer.

CE QUE DISENT LES HIRONDELLES

CBAK8oK D AUTOMKK

Le jardin, pour dernier trésor :

Le dahlia met sa cocarde Et le souci sa toque d'or.

Déjà plus d'une feuille sèche 3

Parsème les gazons jaunis; ^

Soir et matin, la brise est fraidie, >

Hélas ! les beaux jours sont finis ! *

On voit s'ouvrir les fleurs que garde . 3

La pluie au bassin fait des bulW; Les hirondelles sur le toit Tiennent des conciliabules :

Voici l'hiver, voici le froid!

Elles s'assemblent par centaines, Se concertant pour le départ.

L'une dit € Ob! que dans Athènes 11 fait bon sur le vieux rempart!

€ Tous les ans j'y vais et je niche Aux métopes du Parthénon.

Mon nid bouche dans la corniche Le trou d'un boulet de canon, i

L'autre : € J'ai ma petite chambre A Smynie, au plafond d'un café l Les Hadjis comptent leurs grains d'ambn Sur le seuil, d'un rayon chauffé.

« J'entre et je sors, accoutumée Aux blondes vapeurs des cliibouclis.

Et parmi des flots de fumde, Je rase turbans et tarbouchs. »

Celle-ci : « J*habite un triglyphe Au fronton d*uh temple, à Balbeck.

Je m*y suspends avec ma griffe Sur mes petits au large bec. »

Ceile-là : « Voici mon adresse : . .. î

Rhodes, palais des chevaliers; Chaque hiver, ma tente s*y dr Au chapiteau des noirs piUers. i

Chaque hiver, ma tente s*y dresse S

La cinquième : € Je ferai balte, Car l'âge m'alourdit un peu.

Aux blanches terrasses de Malte, Entre l'eau bleue et le ciel bleu. »

o18Sk

La sixième : € Qu'on est à l'aise Au Caire, en haut des minarets!

J'empâte un ornement de glaise, Et mes quartiers d'hiver sont prêts.

€ A la seconde cataracte.

Fait la dernière, j'ai mon nid; J'en ai noté la place exacte.

Dans le psdient d'un roi de granit. »

Toutes : « Demain combien de lieues Auront filé sous notre essaim, Plaines brunes, pics blancs, mers bleues Bi-odant d'écume leux* bassin! i

Avec cris et l[»attements d'ailes, Sur la moului*e aux bords étroits^ Ainsi jasent les hirondelles, Voput venir la rouille aux bois.

Je comprends tout ce qu'elles disent, Car le poëte est un oiseau; Hais, captif, ses élans se brisent Contre un invisible réseau!

Des ailes! des .ailes! des ailes!

Comme dans le chant de Rnckert, Pour voler, là-bas avec elles

Au soleil d'or, au printemps vert ! ï

NOËL

Le ciel est noir, la terre est blanche; 5

— Cloches, carillonnez gaîment ! — |

Jésus est né; — la Vierge penche

Sur lui son visage charmant. I

Pas de courtines festonnées Pour préserver l'enfant du froid ; Rien que les toiles d'araignées Qui pendent des poutres du toit.

U tremble sur la paille fraîche, Ce cher petit en&ut Jésus, Et pour l'écliaufier daus sa crèche L*âne et le bœuf soufBent dessus.

La neige au chaume coud ses firanges, Mais sur le toit s*ouvre le del Et, tout en blanc, le chœur des. anges Chante aux bergers : c Noël! Noëll >

LES JOUJOUX DE LA MORTE

La petite Harie est morte,

Et son cercueil est si peu long

Qu'il tient sous le bras qui l'emporte '

Comme un ëtui de violon* i

Sur le tapis et sur la table Traîne Thériiage enfantin.

Les bras ballants, Tair lamentable, Tout affaissé, gît le pantin.

Et si la poupée est plus ferme.

C'est la faute de son bâton; Dans son œil une larme germe.

Un soupir gonfle son carton.

Une dinette abandonnée Hèle ses plats de bois verni A la troupe désarçonnée Des écuyers de Franconi.

La botte à musique est muette; Hais, quand on pousse le ressort Où se posait sa main fluette, Un murmure plaintif en sort;

L'émotion chevrote et tremble Dans : Ah! vous dirav-je maman!

Le Quadrille des Lanciers semble Triste comme un enterrement,

Et des pleurs vous mouillent la joue Quand la Donna è mobile^ Sur le rouleau qui tourne et joue, ' Expii*e avec un sou filé.

Le cœur se navre à ce mélange Puérilement douloureux»

Joujoux d'en&nt laissés par Tange, Berceau que la tombe a fait creux!

APRES LE FEUILLETON

Mes colonnes sont alignées Au portique du feuilleton; Elles supportent résignées Du journal le pesant fronton.

Jusqu'à lundi je suis mon maître.

Au diable chefs-d'œuvre mort-nés!

Pour huit jours je puis me permettre De vous fermer la porte au nez.

Les ficelles des mélodrames N'ont plus le droit de se glisser Parmi les fils soyeux des trames Que mon caprice aime à tisser.

Voix dé l'âme et de la nature, J'écouterai vos purs sanglots, Sans que les couplets de facture M'étourdissent de leurs grelots.

Et portant, dans mon verre à côtes, La santé du temps disparu.

Avec mes vieux rêves pour hôtes Je boirai le vin de mon cru :

Le vin de ma propre pensée.

Vierge de toute autre licpieur, Et que, par la vie écrasée.

Répand la grappe de mon cœur!

LE CHATEAU DU SOUVENIR

La main au front, le pied dans Tàtre»

^e songe et cherche à revenir, Par delà le passé grisâtre.

Au vieux château du Souvenir.

Une gaze de brume estompe Arbres, maisons, plaines, coteaux.

Et l'œil au carrefour qui trompe En vain consulte les poteaux.

ol740

J'avance parmi les décombres • De tout un monde enseveU, Dans le mystèi*e des pénombres, Â travers des limbes d*oub'.i.

Hais voici, blanche et diaphane, La Mémoire, au boitl du chemin, Qui me remet, comme Ariane, Son peloton de fil en main.

Décormais }a route est certaine ; Le soleil voilé repai*aît.

Et du château la tour lointaine Pointe au-dessus de la forêt.

Sous Tarcade où le jour s'émousse, De feuilles en feuilles tombant.

Le sentier ancien dans la mousse Trace encor son étroit ruban.

-ol750

Mais la ronce eu travers s'enlace; La liane tend son filet, Et la branche que je déplace Revient et me donne un soufflet.

Enlm au bout de la clairière, Je découvre du vieux manoir Les tourelles en poivrière Et les hauts toits en éteignoir.

Sur le comble aucune fumée Rayant le ciel d'un bleu ^illon ; Pas une fenêtre allumée D'une figure ou d un rayon.

Les chaînes du pont sont brisées; Aux fossés la lentille d'eau De ses taches vert-de-grisées Étale le glauque, rideau.

D^ tortuositiés de lierre Pénètrent dans chaque refend.

Payant la tour hospitalière Qui les soutient... en rétouffant.

Le porche à la lune se ronge, Le temps le sculpte à sa façon.

Et la pluie a passé Téponge Sur les couleurs de mon blason.

Tout ému, je pousse la porte Qui cède et geint sur ses pivots ; Un air froid en sort et m'apporte Le fade parfum des caveaux.

L'ortie aux morsures aiguës, La bardane aux larges contours.

Sous les ombelles des dguês.

Prospèrent dans l'angle des-cours.

Sur les deux diimères de marbre.

Gardiennes du perron verdi, Se découpe l'ombre d'un arbre Pendant mon absence grandi.

Levant leurs pattes de lionne Elles se mettent en arrêt.

Leur regard blanc me questionne.

Hais je leur dis le mot secret.

Et je passe. — Dressant sa tête.

Le vieux chien retombe assoupi.

Et mon pas sonore inquiète L*écho dans son coin accroupi.

Dn jour louche et douteux se glisse Aux vitres jaunes du salon Oîi figurent, en haute lisse, Les aventures d*Âpollon.

>17ft<

Daphné, les hanches dans Técorce, Étend toujours ses doigts touffus; Hais aux bras du dieu qui la force Elle s*éteint, spectre confus.

Apollon, chez Admète, garde Un troupeau, des mite^ atteint ; Les neuf Muses, troupe hagarde.

Pleurent sui* un Pinde déteint ;

Et la Solitude en chemise Trace au doigt le mot : « Abandon »

Dans la poudre qu'elle tamise Sur le marbre du guéridon.

Je retrouve au long des tentures.

Comme des hôtes endormis.

Pastels blafards, sombres peintures, Jeunes beautés et vieux amis.

Ma main tremblante enlève un crêpe Et je vois mon défunt amour.

Jupons bouffants, taille de guêpe, La Cidalise en Pompadour !

Un bouton de rose s'enlr'ouvre Â son corset enrubanné, Dont la dentelle à demi couvi-e Un sein neigeux d*azur veiné.

Ses yeux ont de moites paillettes; Ciomme aux feuilles que le froid mord, La pourpre monte à ses pommettes.

Éclat trompeur, fai*d de la mort!

Elle tressaille à mon approdie.

Et son regard, triste et charmant.

Sur le mien d*un air de reproche, Se fixe douloureusement.

Bien que la vie au loin m'emporte.

Ton nom dans mon cœur est marqué, Fleur de pastel, gentille morte.

Ombre en habit de bal masqué !

La nature de Tart jalouse.

Voulant dépasser Hurillo, A Paris créa l'Andalouse Oui rit dans le second tableau.

Par un caprice poétique, Notre climat brumeux para D une grâce au charme exotique Cette autre Petra Gamara.*

De chaudes teintes orangées Dorent sa joue au fard vermeil; Ses paupières de jais frangées Filtrent des rayons de soleil.

Entre ses lèvres d*écarlate Scintille un éclair argenté.

Et sa beauté splendide éclate Comme une grenade en été.

Au son des guitares d'Espagne Ha voix longtemps la célébra.

Elle vint un jour, sans compagne.

Et ma chambre fiit TÂlhambra.

Plus^ loin une beauté robuste,

Aux bras forts cerclés d'anneaux lourds,

Sertit le marbre de son buste

Dans les perles et le velours.

D*un air de reine qui s'emiuie Au sein de sa cour à genoux.

Superbe et distraite, elle appuie La main sur un coffre à bijoux. .

Sa bouche humide et sensuelle Semble rouge du sang des cœurs, Et, pleins de volupté cruelle, Ses yeux ont des défis yainqueurs.

Ici, plus de grâce touchante.

Hais vu attrait yertigmeux.

On diraiUa Ténus mé6hante Qui "préside aux. amours haineux.

Cette Ténus, mauvaise mère.

Souvent a battu Cupidon.

toi, qui fus ma joie amère.

Adieu pour toujours... et paixlon!

Dans son cadre, que lombre inoire, Au lieu de- réflédiir mes traits, La glace ébauche de mémoire Le plus ancien de mes portraits.

-oiSSo

Spectre rétrospectif qui double Un type à jamais effacé.

Il sort du fond du miroir trouble Et des ténèbres du passé.

Dans son pourpoint de satin rose.

Qu'un goût hardi coloria.

Il semble chercher une pose Pour Boulanger ou Devéïia.

Terreur du bourgeois glabre et chauve.

Une chevelure à tous crins De roi franc ou de lion fauve Roule en torrent Jusqu'à ses reins.

Tel, romantique opiniâtre, Soldat de l'art qui lutte encor.

Il se ruait vers le théâtre Quand d'Hemani sonnait le cor.

... La nuit tombe et met avec l*ombre Ses terreurs aux recoins donnants.

L'inconnUy machiniste sombre, .

Monte ses épouYantements. .

Des explosions de bougies Crèvent soudain sur les flambeaux l Leurs auréolés élar^pies Semblent des lampes de tombeaux.

Une main d'ombré ouvre la porte Sans en faire grincer la clé.

D'hôtes pâles (pi'un souffle apporte Le\salon se trouve peuplé.

Les portraits qidttent la muraille, Frottant de leurs mouchoirs jaunis,.

Sur leur visage qui s^éraille, La crûsse fauve du vernis. .

D*un reflet rouge illuminée»

Fja bande se cbaufTe lés doigts Et fait cercle à la cheminée Où tout à coup flambe le bois.

L'image au sépulcre ravie Perd son aspect roide et glacé; La chaude pourpre de la vie Remonte aux veines du passé.

Les masques blafards se colorent Comme au temps, où je les connus.

vous que mes regrets déplorent.

Amis, merci d'être venus l

Les vaillants de dix-huit cent trente»

Je les revois tels que jadis. .

Comme les pirates d'Otrante Nous étions cent, nous sommes dix.

L*un étale sa fiarbe roosse Comme Frédéric dans son roc, L'autre superbement reti'ousse .

Le bout de sa moustache en croc

Drapant sa souffrance secrète Sous les fiertés de son manteau»

Pétrus fume une cigarette (|u*il baptise papelito.

Celui-ci me conte ses rêves, Hélas! jamais réalisés, Icare tombé sur les grèves Oîi gisent les assors brisés.

Celui-là me confie un drame Taillé sur le nouvisau patron Qui fait, mêlant tout dans sa trame.

Causer Molière et Calderon^

Tom, qu'un abandon scandalise»

Récite et Love's labours lost, »

Et Fritz explique à Cidalise

Le « Walpurgisnacktstraum » de Faust»

Hais le jour luit à la fenêtre; Et lés spectres, moins arrêtés.

Laissent les objets transparaître Dans leurs diaphanéités.

Les cires fondent consumées ; Sous les cendres s*éteint le feu, Du parquet montent des fumées; Château du Souvenir, adieu !

Encore une autre fois décembre Va retourner le sablier.

Le présent entra dans ma chambre Et me dit en vain d'oublier.

CAMÉLIA ET PAQUERETTE

On admire les fleurs de serre Qui loin de leur soleil natal.

Comme des joyaux mis sous verre, Brillent soùs un del de cristal*

Sans que les brises les effleurent De leurs baisers mystérieux, Elles naissent, rivent et meurent Devant le regard curieux. . . .

A Tabri de murs diaphanes.

De leur sein ouvrant le trésor.

Comme de belles couiiisanes.

Elles se vendent à prix d'or.

La porcelaine de la Chine Les reçoit par groupes coquets.

Ou quelque main gantée et fine Au bal les balance en bouquets.

Hais souvent parmi l'herbe verte, Fuyant les yeux, fuyant les doigts.

De silence et d*ombre couverte, Une fleur vit au fond des bois.

Un papillon blanc qui' voltige.

Un coup d'œil au hasard jeté.

Vous fait surprendre sur sa tige La fleur dans sa simplicité.

Belle de sa parure agœste S*épanouissaut au ciel bleu.

Et versant son parfum modeste Pour la solitude et pour Dieu.

Sans toucher à son pur calice Qu'agite un frisson de pudeur.

Vous respirez avec délice Son âme dans sa fraîche odeur.

Et tulipes au port superbe.

Camélias si cher payés, Pour la petite fleur sous l'herbe, En un instant, sont oubliés!

SUR U^E AQUARELLE DE LA PRIKCK88B M

Caprice d'un pinceau fantasque Et d'un impérial loisir, « Votre fellah^ sphinx qui se masque, Propose uue énigme au désir.

C'est une mode bien austère Que ce masque et cet habit long; EUe intrigue par son mystère Tous les Œdipes du salon.

-oiHo-

L*antique Isis légua ses voiles Aux modernes filles du Nil ; Hais, sous le bandeau, deux étoiles Brillent d'un feu pur et subtil.

Ces yeux qui sont tout un poème De langueur et de yolupté Disent, résolvant le problème, ' « Sois l'amour, je suis la beauté, t^

LA MANSARDE

Sur les tuiles où se hasarde Le chat guettant Toiseau qui boit.

De mon balcon une mansarde Entre deux tuyaux s'aperçoit.

Pour la parer d'un feux bien-être»

Si je mentais comme un auteur.

Je pourrais feire à sa fenêtre Up cadre de pois de senteur.

»ig6<

Et TOUS y montrer Bigolette Riant à son petit miroir.

Dont le tain rayé ne reflète Que la moitié de son œil noir;

Ou, la robe encor sans agrafe.

Gorge et cheveui au vent, Margot Arrosant avec sa cai*afe Son jardin planté dans un pot ;

Ou bien quelque jeune poète ' Qui scande ses vers sibyllins.

En contemplant la silhouette De Montmartre et de ses moulins.

Par malheur, ma mansarde est vi-aie; U n'y gnmpe aucmi liseron, Et la vitre y fait voir' sa taie; .

Sous Tais jerdi d'un vieux chevron. .

Pour la griscUe et poiu* l'artiste» Pour le veuf et pour le garçon.

Une mansarde est toujours triste :

Le grenier n*est beau qu'en chanson.

Jadis, sous le comble dont l'angle Penchait les fronts pour le baiser, L'amour, content d'un lit de sangle, Avec Suzon venait causer.

Hais pour ouater notre joie.

Il faut des mui*s capitonnés.

Des flotsi de dentelle et de soie.

Des lits pai* Hônbro festonnés.

Un soir, n'étant pas revenue, Margot s'attarde au mont Breda, Et nigolette entretenue .

N'arrose plus son réséda.

Voilà longtemps que le poète, Las de préndi'e la rime au vol, S'est fait reporUr de gazette»

Quittant le ciel pour Tenli^esol.

Et Ton né ^oit contre la Viti*e Qu'une Vieille au maigre profil»

Devant Minet, qu'elle chapitre.

Tirant sans cesse un bout de fil.

LA NUE

A rhorizon monte une nue.

Sculptant sa forme dans Tazur :

On dirait une vierge nue Émergeant d*un lac au flot pur.

Debout dans sa .conque nacrée.

Elle Yogue sur 1^ bleu clair.

Comme une Aphrodite élhéi'ée.

Faite de l'écume de l'air.;

-oïOOo

On voit oudcr en molles poses Son torse au contour incertain»

Et Vaurore répand des roses Sur son épaule de satin.

Ses blancheursMe maribre et de neige Se fondent amoui-euse-ment Comme, au clair-obscur du Gorrége»

Le corps d'Antiope dormant.

Elle plane dans la lumière Plus haut que TAlpe ou TApennin; Reflet de la beauté première, Sœur de c Tétemel fémim'n. » ^

A son corps, en vain retenue.

Sur l'aile -de la passion.

Mon âme vole à cette nue Et Tembrasse .comme Ixion.

La raison dit : « Vagiie fumée.

Où Ton croit voir ce qu'on rêva, Ombre au gré du vent déformée.

Bulle qui crève et qui s*en va! »

Le sentiment répond.: « Qu'importe!

Qu'est-ce après tout que la beauté.

Spectre charmant qu'un soufDe emporte Et qui n'est rien, ayant été!

« A l'Idéal ouvre ton âme; Mets dans ton cœur beaucoup de ciel, Aime une nue, aime une femme.

Mais aime ! — C'est l'essentiel ! »

LE MERLE

Uii oiseau sifQe daus les branches Et sautille gai, plein d*espoii*, Sur les herbes, de givre blanches, En boites jaunes, en frac noir.

C'est un merle, chanteur crédule^ Ignorant du calendrier, Qui rêve soleil, et module ^ L*h]inne d'aMÎl en février*

Pourtant il yeute, il pleut à yerse ; L'Arve jaunit le Bhône bleu, Et le salon, tendu de perse, Tient tous ses hôtes pi-ès du feu.

Les monts sur l'épaule ont Thermine, Comme des magistrats siégeant; Leur-blanc tribunal examine Un cas d'hiver se prolongeant.

Lustrant son aile qu'il essuie, L'oiseau persiste en sa chanson.

Malgré neige, brouillard et pluie»

U croit à la jeune saison.

n gronde l'aube paresseuse De rester au lit si longtemps Et, gourmandaut la jQeur frileuse^ Met en demeure le printemps. . .

n Yoit le jour derrière l'ombre ; Tel un croyant, dans le saint lieu, L'autel désert, sous la nef sombre, Avec sa foi voit toujours Dieu.

A la nature il se confie.

Car son instinct pressent la loi.

Qui rit de ta philosophie,

Beau merle, est moins sage que toi !

IK

LA FLEUR QUI FAIT LE PRINTEMPS

Les marronniers de la terrasse Vont bientôt fleurir, à Saint-Jean, La villa d'où la vue embrasse Tant de monts bleus coiffes d'argent.

Tja feuille, liier encor pliée Dans son étroit corset d'hiver.

Met sur la brandie déliée Les premières toudies de vert.

Hais en. Tain le soleil excite La séye des rameaux trop lents; La fleur retardataire hésite A faire voir ses thyrses blancs.

Pourtant le pêdier est tout rose.

Gomme un désir de la pudeur.

Et le pommier, que Taube arrose.

S'épanouit dans sa candeur.

La véronique s'aventure Près des boutons d'or dans les prés.

Les caresses de la nature Hâtent les germes rassurés.

U me faut retourner encor Au cercle d'enfer où je vis ; Marronniers, pressez-vous d'éclore Et d'éblouir mes yeux ravis.

Vous pouvez sortir pour la fête Vos girandoles sans péril, Un ciel bleu luit sur votre faite Et déjà mai talonne avril.

Par pitié donnez cette joie Au piôëte dans ses douleurs, Qu'avant dé s'en aller, il voie Vos feux d'artifice de fleurs.

Gi*ands marronniers de la terrasse^ Si fiers de vos splendeurs d'été.

Montrez-vous à moi dans la grâce Qui précède votre beauté.

Je connais vos riches livrées.

Quand octobre, ouvrant son essor.

Vous met des tuniques pourprées.

Vous pose des couronnes d'or.

Je TOUS ai tus, blanches ramées.

Pareils aux dessins que le froid Aux vitres d'argent étamées Trace, la nuit, avec son doigt.

Je sais tous vos aspects superbes.

Adirés géants, vieux marronniers.

Mais j'ignore vos fraîches gerbes Et vos arômes printaniers.

Adieu, je pars lassé d'attendre; Gardez vos bouquets éclatants!

Upeoiutre fleur suave et tendre.

Seule à mes yeux fait le printemps.

Que mai remporte sa corbeille! n me sufiSt de cette fleur; Toujours pour l'âme et pour l'abeille Elle a du miel pur dans 1a ccsur.

Par le ciel d'azur ou de brume Par la diaude ou froide saison.

Elle sourit, charme et paifume, Violette de la maison !

DERNIER VŒU

VoUà longtemps que je vous aime :

— L'aveu remonte à dix-huit ans!

Vous êtes rose, je suis blême; J*ai les hivers, vous les printemps.

Des lilas blancs de cimetière Près de mes tempes ont fleuri; J'aurai bientôt la touffe entière Pour ombrager mon front flétri.

>«li<

HoQ soleil pftli qui décline Va disparaître à l'horizon, Et sur la funèbre colline Je Tois ma dernière maison

Oh! que de votre lèvre il tombe Sut ma lèvre un tardif baiser»

Pour que je puisse dans ma tombe* Le cœur tranquille, reposer!

PLAINTIVE TOURTERELLE

Plaintive tourterelle, Qui roucoules toujours.

Veux-tu prêter ton aile Pour servir mes amours!

Comme toi, pauvre amante.

Bien loin de mon ramier, Je pleure et me lamente Sans pouvoir l-oubUei»,

Yole et que ton pied rose Sur Tarbre ou sur la tour Jamais ne se repose, Car je languis d*amour.

Évite, ô ma colombe, La halte des palmiers Et tous les toits oîi tombe La neige des ramiers.

Va droit sur sa fenêtre.

Près du palais du roi. Donne-lui cette lettre Et deux baisers pour moi.

Puis sur mon sein en flamme.

Qui ne peut s'apaiser.

Reviens, avec son âme, Reviens te reposer.

LA BONNE SOIREE

Quel temps de chien I — il pleut, il neige ; Les cochers, ti-ansis sur leur siège.

Ont le nez bleu.

Par ce vilain soir de décembre, Qu*il ferait bon garder la chambre.

Devant son feu !

A l'angle de la dieminée La chauffeuse capitonnée

Vous tend les bi*as Et semble avec une caresse Vous dire comme une maîtresse,

« Tu resteras! »

Un papier rose à découpuret».

Comme un sein blanc sous des guipures.

Voile à demi Le globe laiteux de la lampe Dont le reflet au plafond rampe,

Tout endormi.

On n'entend rien dans le sileiicc Que le pendule qui balance

Son disque d*or, Et que lé vent qui pleure et rôde.

Parcourant, pour entrer en fraude,

\^ corridor.

C'est bal à l'ambassade anglaise; Mon habit noir est sur la chaise.

Les bras ballants; Mon gilet bâille et ma chemise Semble dresser, pour être mise»

Ses poignets blancs.

Les brodequins à pointe étroite Montrent leur vernis qui miroite,

Au feu placés; À côté des minces cravates S'allongent comme des mains plates

Les gants glacés.

Il faut sortii! — quelle corvée!

Prendre la file à l'arrivée

Et suivre au pas Les coupés des beautés altières Portant blasons sur leurs portières

Et lem^ appas.

Rester debout contre une porte A voir se ruer la cohorte

Des invités; Les vieux museaux, les frais visages.

Les fracs en cœur et les oprsages

Décolletés;

Les dos où fleurit la pustule, Couvrant leur peau rouge d'un tulle

Aérien; Les dandys et les diplomates, Sur leurs faces à teintes mates.

Ne montrant rieii.

Et ne pouvoir franchir la haie Des douairières aux yeux d'orfrafe

Ou de vautour, P(mr aller dire à son oreille Petite, nacrée et vermeille,

Ib mot d'amour!

Je n'irai pas ! — et ferai mettre Dans son bouquet un bout de lettre,

A l'Opéra.

Par les riolettes de Parme, La mauvaise humeur se désarme :

Elle viendra!

J*ai là Ylntermezzo de HeinCi

Le Thomas Grain-d*Orge de Taine,

Les deuxGoncourt, Le temps, jusqu'à l'heure où s'adième Sur l'oreiller l'idée en rêve.

Me sera court.

L'ART

Oui, l'œuvre sort plus belle D'une forme au travail

Rebelle, Vers, nmrbre, onyx, émail.

Point de contraintes fausses!

Hais ([ne pour marcher droit

Tu chausses, Muse, un cothurne étroit.

Fi du rhythme commode, Comme un soulier trop grand.

Du mode Que tout pied quitte et prend!

*fU<

Statuaire, repousse L'argile que pétrit

Le pouce Quand flotte ailleurs l'esprit;

Lutte avec le carrare, Aveclepai*os dur

Et rare.

Gardiens du contour pur;

Emprunte à Syracuse Son bi'onze où fermement

S'accuse Le trait fier et charmant;

D'une main délicate Poursuis dans un filon

D'agate Le^rofil d'Apollon^ .

Peintre, fuis l'aquarelle.

Et fixe la couleur

Trop frêle Au four de rémailleur.

Fais les sirènes bleues.

Tordant de cent façons

Leurs queues.

Les monstres des blasons;

Dans son nimbe trilobé La Vierge et son Jésus,

Le globe Avec la croix dessus.

Tout passe. — L'ai-t robuste Seul a Fétemité.

Le buste Survit à la cité.

Et la médaille austère t}ue trouve un laboureur

Sous terre Révèle un empereur/ .

Les dieux eux-mêmes meurent.

Mais les vers souvei^ains

Demeurent Plus forts que les airains.

Sculpté, lime, cisèle; Que ton rêve flottant

Se scelle Dans le bloc résistant!

nu

II. L'obélisque do Luxor

Vieux de la vieille, 15 décembre 75

. Tristesse en mer 83

a ukb robe rose 87

Le morde est méghaiit 9)

lifts DE LAS sierras, à la Petra Gamara %

•o SS8 o.

OMLITTI AlUCliORTIQDB • . • 101

FoMii. lOS

ApoLLomi. . / 106.

L'aviugli 107

LaD l09

Fartaisiis D*BITn 111

La soomcs .* , 121

BOOIBIS R TOMBIAUX 135

Lb fOOPBB M8 ABMUBBS 135

La hohtbb. ' . 143

Les HiatiMS.. .' 147

Les ACCBocn-€(B0B9 151

La Boai-nif -185

Camir 187

Gb qui usbht lis HnoHDELus, chanson d'automne. . . 189

Nota. 165

Les joujoux dk la mobte ^ 167

AnftS LE PBUILLBTOR 171

Le cuatbau »n souYEma ll3

GAIliUA ET PAQUBBETTE 189

La pellah. Sur une aquarelle de la princesse M 193

La mahsabde i 196

UwuE. 199

Le meele 20^

La pleue qui paît le pbirtemps S07

DbBMIER ftlEU US

PLAUfTITE TOURTEEELLE 215

La bonre. soin^R r • • • ^^

L'abt i • 2S3

Paru. — Typ.' Q. Chamerot. — I8S04.

This book is a préservation photocopy.

and produced on acid-free archivai

60# book weight paper

vAdch meets the requirements of

ANSI/NISO Z39.48-1992 (pennanence of paper)

Préservation photocopying and binding

by

Acme Bookbindii^

Charlestown, Massachusetts

Sources et licence

Texte : https://archive.org/details/mauxetcamesddfi00gautgoog. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.